

Le diable, l'exorciste et le psychanalyste. Conversations sur le mal et la possession de Maurice Bellot et Alberto Velasco

Sarah Chiche

Number 264, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89636ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

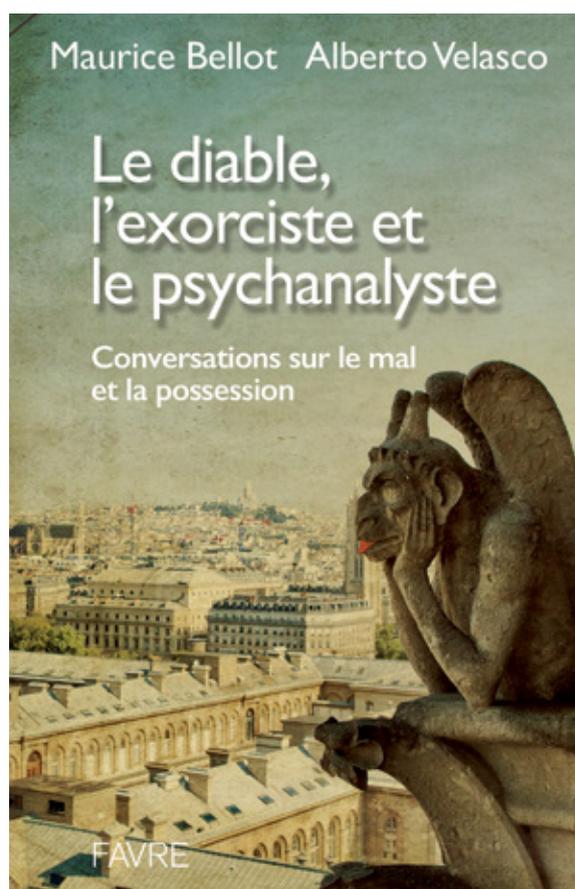
Cite this review

Chiche, S. (2018). Review of [*Le diable, l'exorciste et le psychanalyste. Conversations sur le mal et la possession* de Maurice Bellot et Alberto Velasco]. *Spirale*, (264), 37–39.

IL EST TOUJOURS L'HEURE DU DIABLE

Par Sarah Chiche

**LE DIABLE, L'EXORCISTE ET LE PSYCHANALYSTE.
CONVERSATIONS SUR LE MAL ET LA POSSESSION**
de Maurice Bellot et Alberto Velasco
Éditions Favre, 2016, 168 p.



Un proverbe arabe prétend que « le diable n'apparaît qu'à celui qui le craint ». Le craindre, c'est y croire. Il est possible que tant de crédulité s'apparente pour certains à de la puérité - à tort, cependant. Car en réalité, nul n'est épargné par le combat qui se joue en lui entre les ténèbres et la lumière ; tout le monde a donc quelque chose à dire sur le diable. De nos jours, il se trouve toujours des personnes persuadées qu'elles sont infestées par le démon, ou bien encore que la multiplication des actes

terroristes comme des catastrophes écologiques sont la marque de l'intervention du Malin. Mais de qui ou de quoi parle-t-on quand on se saisit du mot diable ? D'une entité à la perversité et à la cruauté sans bornes, dont un individu, un peuple ou une époque peut devenir le jouet ? Ou d'un effet de l'inconscient ? Du personnage affreux à en devenir grotesque des enluminures médiévales ou de nos désirs obscurs, honteux, refoulés, que nous sommes incapables d'assumer comme tels,

et que nous mettons donc sur le dos d'un autre, fût-il monstrueux, pour nous alléger quelque peu de notre culpabilité, voire nous sentir moins seuls ? Ce sont là quelques-unes des questions posées par le très revigorant livre de Maurice Bellot et d'Alberto Velasco.

Nul besoin d'être croyant pour demander un exorcisme

L'ouvrage est né d'une rencontre *a priori* improbable, mais qui, à la lecture de ces pages, sonne comme une évidence. En 1994, Maurice Bellot, tout juste nommé prêtre exorciste par l'évêché à l'Accueil Saint-Irénée, à Paris, a l'idée de prendre contact avec Alberto Velasco, psychiatre et psychanalyste, praticien hospitalier à l'hôpital Sainte-Anne, pour mener un travail de réflexion autour des situations difficiles que traversent les quelque 1500 personnes par an qui prennent rendez-vous à son centre. S'ensuivra une collaboration féconde de 13 ans, habilement prolongée par cet ouvrage qui prend la forme de longs entretiens entre les deux hommes. Ici, nulle volonté de stigmatiser les individus persuadés d'être possédés, mais une bienveillance et un souci pédagogique qui permettent à l'ouvrage d'être lu par un large public. Alberto Velasco fait de saint Augustin comme du *Portrait du Diable* (2010) de Daniel Arasse ou de *La vie de saint Antoine* écrite par Athanase d'Alexandrie une lecture érudite ; le père Bellot semble connaître Jacques Lacan et Sigmund Freud sur le bout des doigts, a lui-même fait une analyse psychanalytique, accepte de « rentrer dans le délire » des personnes en souffrance, en « prenant sur [lui] » leur angoisse, adapte les paroles des prières à l'histoire de chacun, et n'hésite pas à orienter les âmes en souffrance qui viennent le voir vers la recherche d'un malheur caché sur lequel elles ont apposé le masque du diable.

SI ON REMARQUE LA DÉSAFFECTION, DANS DE NOMBREUX PAYS, DES ÉGLISES DITES OFFICIELLES, LES PRATIQUES CHARISMATIQUES ET LES SÉANCES D'EXORCISME EN PUBLIC ONT LE VENT EN POUPE.

Plus encore peut-être que le métier de psychanalyste, le métier d'exorciste alimente les fantasmes les plus cocasses – et ce livre les démonte un à un d'habile manière. On découvre notamment, grâce aux explications méticuleuses du père Bellot, que

le rituel d'exorcisme obéit, au centre Saint-Irénée, à un processus très rigoureux en plusieurs étapes qui combine la psychanalyse et la prise en charge spirituelle et qui n'a rien de spectaculaire. Toute personne qui s'inquiète d'être possédée par le diable va d'abord rencontrer des écoutants (psychologues ou psychiatres, comme Alberto Velasco). Cette étape permet aux écoutants de faire un premier tri : dans certains cas, il s'agit d'une bouffée délirante aiguë qui nécessite une hospitalisation : il faut alors, avec beaucoup de tact, orienter la personne vers un centre de soins ; dans d'autres cas, c'est une paranoïa au long cours, avec laquelle la personne vit depuis de longues années, et qu'un exorcisme viendra calmer ponctuellement, jusqu'à la prochaine crise ; parfois encore, l'angoisse d'être possédé recouvre une autre souffrance (perte d'un emploi, deuil, jalousie amoureuse, rupture...) qu'il faut savoir déceler. Étonnamment, toutes les personnes qui viennent demander un exorcisme à Saint-Irénée ne sont pas croyantes. Et beaucoup ne sont pas chrétiennes. Et puis, il y a tous ceux qui disent ne pas croire en Dieu, mais qui croient cependant au diable. Signe que, quelles que soient les cultures et les relations à la religion, la certitude ou l'inquiétude d'être « possédé par le diable » demeurent une façon alternative de donner des contours à sa culpabilité, ses scrupules, son angoisse d'avoir mal agi, ou au destin qui s'acharne de façon inexplicable. Les demandes des fidèles et des patients du centre Saint-Irénée se situent toujours au carrefour du psychologique et du spirituel : « *Jje suis vivante mais je n'existe pas* », « *je suis le mal* », « *j'ai mal* », « *j'ai le mal* », « *un ange et un démon se font la guerre en moi* », « *on a mis des pensées atroces en moi* ». Velasco remarque que c'est précisément parce que leur imaginaire est nourri par les représentations culturelles du diable (films, livres, tableaux) que certaines personnes qui se rendent chez l'exorciste se voueront « *à remplir les critères officiels qui confirment la possession* », pour se mettre, tout comme le faisaient les hystériques de Charcot et, deux siècles avant elles, les possédées de Loudun qui convulsaient sur demande, « *au diapason de l'attente et du désir de l'autre* ». Raison pour laquelle, d'ailleurs, la moitié des personnes qui viennent à Saint-Irénée demander un exorcisme sont des personnes « *mal aimées* », à qui une parole d'autorité peut suffire à procurer un soulagement instantané. Pour d'autres, le diable, c'est décidément mieux que le vide. « *La question d'une vie sans personne* » étant insupportable, Maurice Bellot a parfois été amené à se demander, face à certains individus confrontés à des situations de vide relationnel et affectif abominables : « *[Est-ce que je lui laisse son diable ?]* » Une fois encore, on croirait entendre un analyste se questionner à savoir s'il faut soulager certains sujets de leurs symptômes, alors qu'on sent très bien que, chez certains, le symptôme sert à

boucher un vide dans lequel ils se précipiteraient si on les en délestait trop prestement. Au centre Saint-Irénée, l'approche psychanalytique semble donc souvent prendre le pas sur une approche purement spirituelle. Ce qui amènera certains individus, déçus par leur rencontre avec le Père Bellot, à se tourner ensuite, comme ils en témoignent sur des forums de discussion en ligne, vers des exorcistes plus traditionalistes, dans d'autres diocèses, qui ne leur parleront pas de psychanalyse, n'essaieront pas de leur faire entendre que le signifiant « diable » s'est logé en eux à la place d'un proche haï ou à la place d'un vide, et avec qui ils pourront enfin vivre, dans le plus grand effroi, et la plus grande jouissance, une expérience complète d'exorcisme.

Comment cesser de diaboliser ses désirs ?

Guerres, catastrophes écologiques, épidémies... De même que l'on peut se demander si le mal qui vient ressemblera à celui que nous avons connu au cours des guerres précédentes – et rien n'est moins sûr –, on ne peut que constater que c'est tout l'art du diable que de se parer des habits dont chaque époque le revêt. La deuxième partie de l'ouvrage permet donc aux auteurs de décortiquer les différents facteurs qui ont permis à l'image du diable de traverser les siècles. On ne trouve pas, dans la Bible, de récit linéaire concernant le diable : les différents livres de l'Ancien comme du Nouveau Testament en parlent différemment. Et on ne lit pas la Bible de la même façon selon les époques. Pourquoi ? Notamment parce que, de même que nos idiomes de détresse ont changé et que nous ne parlons plus de nos douleurs de la même façon, ce qui faisait peur à l'époque ne fait plus peur aujourd'hui. Maurice Bellot prend adroitement l'exemple de l'orage pour le démontrer. « *Dans les temps anciens, un orage produisait une peur parce que nous ne savions pas très bien ce que ça représentait, alors que désormais nous savons parfaitement que l'orage fait partie de la nature [...]. Les grands orages du mont Sinaï au moment où Dieu donne le décalogue à Moïse ce sont des visions d'orage à la montagne qu'on ne décrirait plus de la même manière. Nous pouvons ainsi affirmer que la fonction du diable au temps de Jésus n'est pas du même registre que le discours sur le diable actuel.* » Si l'existence du mal chez un individu semble relever, pour toute une tradition religieuse, de l'ordre divin, Freud a « *produit une coupure épistémologique* » en faisant du diable un paradigme de l'inconscient qui ouvre la voie à une prise en compte de la subjectivité de l'individu dans son propre malheur.

Le diable des possédés de Loudun est-il le même que celui des pionniers puritains qui s'installèrent aux États-Unis à la même époque ? Qu'ont en commun la créature monstrueuse de l'iconographie

du haut Moyen Âge et l'homme fonçant, au nom de Dieu, avec son camion sur des passants pour les tuer ? En France, chaque année, la centaine de prêtres exorcistes officiels doit faire face à une demande réelle et croissante. Les auteurs citent une enquête d'opinion selon laquelle, dans l'Hexagone, une personne sur trois croirait au diable. Si l'exemple suivant n'est pas convoqué dans l'ouvrage, il mérite de l'être ici. Au Québec, Monseigneur Martin Veillette, évêque du diocèse de Trois-Rivières, est le seul sur le territoire de la province à pouvoir autoriser un exorcisme selon le rituel établi par l'Église catholique. Il raconte qu'en 25 ans, il n'aurait donné son accord qu'à un seul. Paradoxalement, d'autres récits circulant sur internet confirment le retour en force de l'irrationnel : si on remarque la désaffection, dans de nombreux pays, des Églises dites officielles, les pratiques charismatiques et les séances d'exorcisme en public ont le vent en poupe. Maurice Bellot rappelle que l'Église, comme toute institution, joue aussi le rôle de « *mécanisme de régulation de la jouissance* » pour les croyants. À le lire, on songe aux confréries de flagellants, qui, au XIII^e siècle, se regroupaient hors de tout contrôle institutionnel pour se livrer sur leurs corps à des actes de mortifications censés combattre, par une sanction divine, le relâchement des mœurs. L'exorcisme viserait-il alors une soustraction de jouissance ?

Paradoxe : c'est, insiste le père Bellot, « *ceux qui continuent à penser que nous devons être parfaits* » qui « *auront le plus facilement recours au diable* ». Or, souligne-t-il, « *depuis la naissance de la psychanalyse, on sait qu'une partie de notre malheur nous appartient et nous n'avons pas besoin de dire que c'est la faute à l'autre* ». Mais que dire des malheurs qui se répètent chez un même individu ? Ou du sentiment de revivre toujours le même problème dans une répétition démoniaque des infortunes de la vie ? À ces âmes souffrantes, précise Alberto Velasco, la psychanalyse peut éventuellement proposer non pas d'apprendre à « *contrôler* » leurs pensées, mais de découvrir ce qui se cache sous tant d'obscurité et ce qu'il en est de leur propre désir. Nous nous sentons possédés quand « *nous vivons sous l'emprise d'une instance qui jouit de nous, qu'elle s'appelle diable ou autre* ». Corrélativement, notre époque, éminemment paranoïaque, se plaît à chercher convulsivement un Autre de la faute. La traque du terroriste, du prédateur sexuel ou du politicien véreux en est le symptôme. C'est l'un des grands mérites de ce livre, et non des moindres, que de nous faire réfléchir à ceci : si leur pouvoir de nuisance est réel et doit tomber sous le coup de la loi, diaboliser à tout-va, c'est nous épargner le travail plus douloureux d'avoir à examiner notre propre part de responsabilité dans nos afflictions intimes ou dans nos grands malheurs collectifs. ■